

MARIE FERRANTI

**UNE HAINE
DE CORSE**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LES FEMMES DE SAN STEFANO, *roman*, 1995. Prix François Mauriac.
- LA CHAMBRE DES DÉFUNTS, *roman*, 1999.
- LA FUITE AUX AGRIATES, *roman*, 2000 (« Folio », n° 3713).
- LE PARADOXE DE L'ORDRE, 2002 (« Hors série connaissance »).
- LA PRINCESSE DE MANTOUE, *roman*, 2002. Grand Prix du roman de l'Académie française 2002 (« Folio », n° 4020).
- LA CHASSE DE NUIT, ROMAN, 2004 (« Folio », n° 4289).
- LUCY DE SYRACUSE, ROMAN, 2006 (« Folio », n° 4629).
- LA CADILLAC DES MONTADORI, *roman*, 2008.

UNE HAINE DE CORSE

MARIE FERRANTI

UNE HAINE
DE CORSE

*Histoire véridique de Napoléon Bonaparte
et de Charles-André Pozzo di Borgo*

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 20.*

À ma mère.
À Lucien et à Maria.
À mes amis.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce livre est un livre d'amateur et il est fort à craindre qu'il ne satisfasse personne. Dans la préface à sa *Vie de Napoléon*, Stendhal évoquait déjà les difficultés présentées par cette sorte d'ouvrage : « Chacun a une pensée arrêtée sur Napoléon et il est également difficile de satisfaire les lecteurs en écrivant sur des objets ou très peu ou trop intéressants. »

Au vrai, je dois de l'avoir écrit à Jean-Paul Poletti, en compagnie de qui je dînais un soir de juillet, sur les quais de Saint-Florent. Il parla avec beaucoup de feu et d'éloquence de la haine qui lia, plus sûrement que ne l'aurait fait la plus sincère des amitiés, Charles-André Pozzo di Borgo à Napoléon Bonaparte. Il m'encouragea à raconter cette histoire, m'assurant que cela n'avait jamais été fait. Là-dessus, il se trompait : je me rappelais avoir lu, avec grand plaisir, le roman d'Yvon Toussaint, *L'Autre Corse*, dont c'était justement le thème.

Par la suite, je découvris que le sujet avait été maintes fois pris et repris, comme je m'apprêtais à le faire moi-même, mais il me sembla trop vaste pour être jamais épuisé et le point de vue *étriqué* de la haine que Pozzo et Napoléon se vouaient, cette *réduction* — qui est le contraire de l'épopée — me fascinait.

J'hésitais cependant. J'avais depuis toujours repoussé l'idée

d'écrire quoi que ce soit touchant à Napoléon. Je craignais d'être obnubilée par la passion de Napoléon, tels certains historiens ou certains rêveurs qui la nourrissent leur vie durant. J'avais peur de me perdre dans cette foule. Du reste, qui sait, alors que je trace ces lignes, si cela n'est pas déjà advenu ? Mais enfin, comme je ne déteste pas les labyrinthes, l'envie de raconter, *a modo mio*, cette histoire extraordinaire l'emporta. La littérature est aussi un jeu, me répétais-je.

J'ai emprunté le titre à Talleyrand, non tant par goût de la provocation — ou pas seulement —, mais parce que Talleyrand, composant ses *Mémoires* et se souvenant de Pozzo, a, comme toujours, le mot *juste* : « M. Pozzo di Borgo, écrit-il, est un homme de beaucoup d'esprit, aussi Français que Bonaparte, contre lequel il nourrissait une haine qui avait été la passion unique de sa vie, haine de Corse. »

On appréciera, au passage, le coup de griffe de Talleyrand à Napoléon *redevenu* Bonaparte après sa chute et considéré quasiment comme un étranger. Pour le prince de Bénévent, « haine de Corse » relève d'une idée *exotique* de la sauvagerie, d'une violence de sentiment étrangère à ce grand aristocrate d'Ancien Régime. Il est vrai qu'il était un maître dans la modération même si cette *haine de Corse* lui fut, *in fine*, fort utile. Cependant, huit mois après la mort de Napoléon, le 21 décembre 1821, encore que l'expression de la haine soit fortement atténuée et même effacée, Charles-André Pozzo di Borgo, dans une lettre à Hudson Lowe, ne dit pas autre chose : « Il a été, pour ainsi dire, avoué-t-il, le thème de toute ma vie. »

J'oublie sûrement des auteurs par légèreté, ingratitude ou paresse, mais ce livre doit beaucoup à Yvon Toussaint, Las Cases, Jean Tulard, Marc Fumaroli, François Furet, la comtesse de Boigne, John M. P. McErlean, Jean-Jacques Rousseau, le prince Charles Napoléon, Antoine-Marie Graziani, Michel Vergé-Franceschi, Jean-Paul Kauffmann, James

Boswell, Voltaire, Francis Beretti, François-René de Chateaubriand, Mme de Staël, Victor Hugo, Stendhal, Talleyrand, et il doit presque tout à Napoléon Bonaparte et à Charles-André Pozzo di Borgo et aux récits qu'ils ont fait de leur vie.

Comme je ne possède pas le talisman de Catherine de Médicis, dont j'aurais pu faire miennes certaines des inscriptions écrites en hébreu sur la médaille : *Fara Na Heil* (Donne-moi, je t'en conjure, la force), *Hipes Piliah* (Accorde-moi tes vertus miraculeuses) ou *Darag Ni El* (Apparais-moi, ô Dieu), durant tout le temps que dura la composition de cet ouvrage, certains livres firent office de talisman et ne quittèrent pas ma table de travail : *La Barque silencieuse* de Pascal Quignard, *Mon dernier rêve sera pour vous* de Jean d'Ormesson, *Langue morte* de Jean-Michel Delacomptée, les *Lettres* de Kafka à Max Brod et la plupart des livres de Walter Benjamin.

Enfin, comme sous ma plume ce qui paraît vrai tient le plus souvent de l'invention — ou le contraire —, je signale au lecteur que tout ce qu'il lira est exact. S'il ne le sait déjà, ce qui est fort improbable, il pourra vérifier que les dates, les événements, les personnages : rien n'est inventé. Cependant, des impressions et des sentiments m'appartiennent. Cela pourrait être une définition convenable de ce que certains, de nos jours, appellent un roman, dont justement le *romanesque* serait banni.

Du reste, Napoléon ne disait-il pas : « Qu'est-ce que l'Histoire, sinon un conte sur lequel on s'accorde » ?

Voilà qui est fait.

I

LE JARDIN DES MILELLI

Le jardin, depuis le fond de l'Antiquité, est un lieu d'utopie. On a peut-être l'impression que les romans se situent facilement dans les jardins : c'est un fait que les romans sont sans doute nés de l'institution même des jardins. L'activité romanesque est une activité jardinière.

Michel FOUCAULT, *Les Hétérotopies*

Il faisait chaud. On avait ouvert les fenêtres pour donner un peu d'air. La rumeur de la rue leur parvenait faiblement. C'était après dîner. Les hommes s'étaient retirés dans un salon pour causer et fumer sans indisposer les dames. Pozzo conversait avec Talleyrand, avec qui il s'était réconcilié. Lord Strafford s'approcha, salua et leur dit à voix basse que Napoléon Bonaparte était mort, deux mois plus tôt, au début du mois de mai. Il le tenait lui-même de Pasquier, alors ministre des Affaires étrangères, qui rapporta la scène à la comtesse de Boigne; celle-ci ne manqua pas de la relater dans ses *Mémoires* où je l'ai moi-même puisée.

À l'annonce de la nouvelle de la mort de l'Empereur, Talleyrand et Pozzo affectèrent l'indifférence, mais, plus tard dans la soirée, Pozzo dit que c'était une triste catastrophe et qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse, ce dont la comtesse douta, et ses contemporains avec elle. On ne le crut pas sincère; je crois qu'il l'était.

Près de vingt ans plus tard, retiré de la vie publique, Pozzo habitait un hôtel particulier, rue de l'Université, non loin de celui où avait vécu Eugène de Beauharnais, et de l'hôtel de Talleyrand — mort deux ans plus tôt —, à deux pas de la rue du Bac — où vivait encore Chateaubriand — et des Invalides, où fut inhumé Napoléon.

On ne sait rien de ce que Pozzo pensa ou vit de la cérémonie des funérailles de l'Empereur. On ignore même s'il y assista.

On sait par Victor Hugo, qui l'a consigné dans *Choses vues*, qu'il faisait très froid. Vit-il, comme Hugo, « le dôme¹, avec son pavillon et son crêpe, glacé de reflets métalliques, estompé par la brume sur le ciel lumineux » ou bien resta-t-il assis auprès du feu, rêvant et somnolant, entendant la rumeur de la foule, qui s'était répandue dans les rues dès le matin ? Ne souffrant pas, comme Hugo, ce mélange de « mesquin habillant le grandiose », fustigeant le gouvernement qui « semblait avoir peur du fantôme qu'il évoquait ». « On avait l'air tout à la fois, écrit Hugo, de montrer et de cacher Napoléon. (...) On a escamoté le cortège impérial dans le cortège militaire, (...) on a escamoté les Chambres dans les Invalides, on a escamoté le cercueil dans le cénotaphe. »

Chateaubriand aussi détesta la mise en scène ratée de la cérémonie : « Rien n'était beau, hormis le bateau de deuil qui avait porté en silence sur la Seine Napoléon et un crucifix. »

Il aurait préféré que Napoléon repose à Sainte-Hélène pour l'éternité : « Privé de son catafalque de rochers, Napoléon est venu s'ensevelir dans les immondices de

1. Celui des Invalides.

Paris (...) Que ferons-nous de ces magnifiques reliques au milieu de nos misères? »

Pozzo aurait pu partager l'indignation de Hugo et de Chateaubriand. Bien qu'il fût un ami du régime de Louis-Philippe, il se faisait une idée de la monarchie qui ne coïncidait pas tout à fait avec ce qu'était « le roi des Français » et une plus haute idée encore de ce que fut Napoléon. Enfin, tout ce que nous savons de cette froide journée du 15 décembre 1840 est que Pozzo, qui œuvra tant pour exiler Napoléon à Sainte-Hélène, par un dernier tour du destin, vécut assez longtemps pour voir le retour des cendres de l'Empereur déchu à Paris.

Deux ans plus tôt, « sentant venir la fin », selon ses propres mots, Charles-André Pozzo di Borgo avait mis de l'ordre dans ses affaires : il avait classé le double de ses rapports, lettres et originaux de tout ce qui lui avait été adressé et il avait rédigé des notes auxquelles on donne un peu abusivement le nom de Mémoires. Ceux-ci ne couvrent qu'une partie de sa vie — jusqu'en 1796 —, comme si, après qu'il eut quitté la Corse, les choses eussent pris un tour qui, d'une certaine manière, n'avait plus rien de commun avec la vie qu'il avait voulue ou rêvée jusqu'alors.

Pozzo fut-il jaloux du succès du *Mémorial de Sainte-Hélène* ou au contraire impressionné par son ampleur? On ne sait. Quoi qu'il en soit, il renonça à écrire des mémoires qui eussent mis en lumière l'écart extraordinaire du destin de Napoléon et du sien et eussent terni et amoindri la valeur de sa carrière. Ce dernier trait de lucidité n'est pas le moins remarquable.

Dans les derniers mois de sa vie, Charles-André Pozzo di Borgo ne supportait plus que l'on prononce devant lui le nom de Napoléon Bonaparte. Il en était excédé. Pourtant, sans être dupe que cette nostalgie était aussi celle de sa jeunesse, il avouait songer encore quelquefois avec un peu de mélancolie aux étés passés à Ajaccio, aux conversations passionnées qu'ils avaient eues, dans le jardin des Milelli, la maison de campagne des Bonaparte.

Plus d'un demi-siècle plus tôt, après la mort de leur oncle Lucien, l'archidiacre, dont elle avait hérité, Letizia Bonaparte avait pu l'aménager et fuir, l'été, le mauvais air d'Ajaccio et de ses ruelles. La propriété, qui donnait sur les Sanguinaires, était plantée d'oliviers, d'arbousiers, de roses trémières, de bégonias et d'agapanthes, de palmiers ventrus et de vigne, et aussi de mûriers, dont la culture manqua de ruiner Charles, le père de Napoléon.

Un figuier immense marquait l'entrée du domaine. Napoléon raffolait des figes noires.

« Il les mangeait sans même en ôter la peau. Il était goulu », dit Pozzo.

On imagine Napoléon avide, en effet.

Par les journées de grosse chaleur, le vent, qui venait de la mer, apportait un peu de fraîcheur et faisait s'agiter les branches des grands arbres. Des après-midi entiers, Pozzo et Napoléon ressassaient le projet de constitution que Rousseau avait écrit pour la Corse et qui était resté inachevé. Le philosophe avait songé à s'établir dans l'île; ils regrettaient qu'il ne l'ait pas fait, mais après un de ses accès de la paranoïa qui le dévora

lentement, Rousseau préféra l'Angleterre à la Corse. Il n'y fut pas heureux, se disant le « captif de Hume », dénonçant à longueur de lettre des complots imaginaires ou réels.

Cela ne devait guère préoccuper nos deux jeunes gens qui, sans doute, l'ignoraient. Pour eux, Rousseau était l'immortel auteur du *Contrat social*, dont ils ne se lassaient pas de répéter ce passage, qu'ils avaient appris par cœur : « Il est encore en Europe, écrivait Rousseau, un pays capable de législation : c'est l'île de Corse. La valeur et la constance avec lesquelles ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté mériteraient bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe. »

L'Europe d'alors, c'était le monde. En voulant exercer leur domination sur la Corse, Napoléon Bonaparte et Charles-André Pozzo di Borgo désiraient l'un et l'autre être admirés de la fine fleur de la civilisation européenne. Ils ne doutaient pas qu'ils réussiraient, mais ils étaient certains de ne pouvoir réussir ensemble. L'un des deux devrait s'effacer. Ces joutes verbales n'étaient que le prélude de luttes plus âpres et moins policées, mais ils étaient jeunes alors, ils ne doutaient pas d'eux-mêmes, ils ne doutaient pas de la victoire, en vérité, ils ne doutaient de rien, et pendant quelque temps Pozzo eut même l'illusion d'avoir vaincu Napoléon. Ce ne lui fut pas une consolation. Il lui arrivait de penser, non sans amertume, qu'il eût mieux valu voir le triomphe de son rival et avoir été condamné à l'exil et à l'opprobre à sa place : le cours de l'histoire en eût été changé.

Il le connaissait depuis sa plus tendre enfance, mais il ne l'avait jamais beaucoup aimé. Il lui avait toujours préféré son frère aîné, Joseph, d'un naturel plus doux, qui s'accordait mieux au sien. Mais, à l'âge de l'adolescence, une passion commune pour Rousseau, l'admiration de Pascal Paoli, le goût de la politique, l'ambition dévorante qui les animait tous deux, avaient fini par créer entre eux ce qu'il appelait encore cinquante ans après, du bout des lèvres, *une sorte d'amitié*, car il ne pouvait se résoudre à donner le nom d'ami à celui qui fut son ennemi, au-delà même de la mort.

Si, comme l'affirme La Bruyère, il y a « un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres », Napoléon Bonaparte et Charles-André Pozzo di Borgo — deux êtres pourtant fort au-dessus du médiocre — n'auront jamais connu la douceur d'une amitié partagée. Sans doute s'en approchèrent-ils dans leur extrême jeunesse, mais cette amitié ressemblait davantage à une *convergence de vues* qu'au sentiment, qui fait dire à Montaigne, après la perte de La Boétie : « Nous étions la moitié de tout. J'étais déjà si fait et si accoutumé à être deuxième partout qu'il me semble n'être plus qu'à demi. »

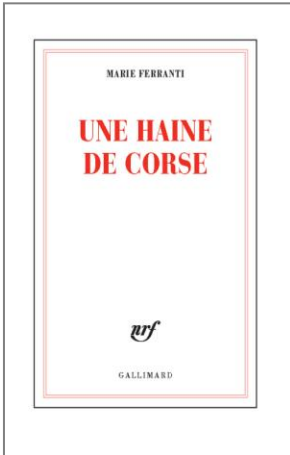
Qu'ils n'aient pas connu la douceur de l'amitié, longtemps considérée comme une passion, au même titre que l'amour, peut faire douter que Napoléon et Pozzo aient connu l'amour véritable.

À ce sujet, de Pozzo, on ne sait à peu près rien. Il resta célibataire, incapable, semble-t-il, de se résoudre à se marier et à fonder une famille. On disait de lui qu'il

Composition CMB Graphic
Impression CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 26 janvier 2012.
Dépôt légal : janvier 2012
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-013605-6/Imprimé en France.

237407



Une haine de Corse

Marie Ferranti

Cette édition électronique du livre
Une haine de Corse de Marie Ferranti
a été réalisée le 20 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136056 - Numéro d'édition : 237407).

Code Sodis : N51312 - ISBN : 9782072461439
Numéro d'édition : 237879.